

1 la technique moderne et la provocation de la nature

HEIDEGGER

En s'interrogeant sur l'essence de la technique moderne, le philosophe M. Heidegger y décèle l'accomplissement d'un mode de pensée qui privilégie une conception instrumentale de la nature. Celle-ci se trouve ainsi provoquée, car soumise de livrer son énergie pour une exploitation sans cesse plus intensive.

1 Qu'est-ce que la technique moderne ? Elle aussi est un dévoilement¹. C'est seulement lorsque nous arrêtons notre regard sur ce trait fondamental que ce qu'il y a de nouveau dans la technique moderne se montre à nous.

Le dévoilement, cependant, qui régit la technique moderne ne se déploie pas en une production au sens de la *ποίησις*². Le dévoilement qui régit la technique moderne est une pro-vocation (*Herausfordern*) par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite (*herausgefördert*) et accumulée. Mais ne peut-on en dire autant du vieux moulin à vent ? Non : ses ailes tournent bien au vent et sont livrées directement à son souffle. Mais si le moulin à vent met à notre disposition l'énergie de l'air en mouvement, ce n'est pas pour l'accumuler.

Une région, au contraire, est pro-voquée à l'extraction de charbon et de minerais. L'écorce terrestre se dévoile aujourd'hui comme bassin houiller, le sol comme entrepôt de minerais. Tout autre apparaît le champ que le paysan cultivait autrefois, alors que cultiver (*bestellen*) signifiait encore : entourer de haies et entourer de soins. Le travail du paysan ne pro-voque pas la terre cultivable. Quand il sème le grain, il confie la semence aux forces de croissance et il veille à ce qu'elle prospère. Dans l'intervalle, la culture des champs, elle aussi, a été prise dans le mouvement aspirant d'un mode de culture (*Bestellen*) d'un autre genre, qui *requiert* (*stellt*) la nature. Il la requiert au sens de la provocation. L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée. L'air est requis pour la fourniture d'azote, le sol pour celle de minerais, le minerai par exemple pour celle d'uranium, celui-ci pour celle d'énergie atomique, laquelle peut être libérée pour des fins de destruction ou pour une utilisation pacifique. (...)

25 La centrale électrique est mise en place dans le Rhin. Elle le somme (*stellt*) de livrer sa pression hydraulique, qui somme à son tour les turbines de tourner. Ce mouvement fait tourner la machine dont le mécanisme produit le courant électrique, pour lequel la centrale régionale et son réseau sont commis aux fins de transmission. Dans le domaine de ces conséquences s'enchaînant l'une l'autre à partir de la mise en place de l'énergie électrique, le fleuve du Rhin apparaît, lui aussi, comme quelque chose de commis. La centrale n'est pas construite dans le courant du Rhin comme le vieux pont de bois qui depuis des siècles unit une rive à l'autre. C'est

*bien plutôt le fleuve qui est muré dans la centrale -
la centrale a fait du fleuve un fournisseur de pression hydraulique -*

1 **Dévoilement** : le mode d'être de la chose se dévoile dans les conditions mêmes où elle apparaît. La technique moderne rend visible son essence dans les manifestations auxquelles elle donne lieu et que Heidegger qualifie de pro-vocation

2 **ποίησις** : confection, exécution ; ce terme désigne l'action de fabriquer un objet et s'applique en particulier au travail artisanal

3 **Hölderlin** : poète allemand (1770-1843)



Vers une nouvelle éthique

Pour Hans Jonas, il incombe aux hommes de devenir les « chargés d'affaires » de la nature en vue de préserver son intégrité. Un nouveau devoir éthique aux accents kantien revisités qu'il résume ailleurs : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre. »

EXTRAIT

« **N**ulle éthique antérieure n'avait à prendre en considération la condition globale de la vie humaine et l'avenir lointain et l'existence de l'espèce elle-même. Le fait que l'enjeu présent porte précisément là-dessus exige, pour le dire en un mot, une nouvelle conception des droits et des obligations. [...] Et si le nouveau type de l'agir humain voulait dire qu'il faut prendre en considération davantage que le seul intérêt « de l'homme » – que notre devoir s'étend plus loin et que la limitation anthropocentrique de toute éthique du passé ne vaut plus ? Du moins n'est-il pas plus dépourvu de sens de demander si l'état de la nature extra-humaine, de la biosphère dans sa totalité et dans ses parties qui sont maintenant soumises à notre pouvoir, n'est pas devenu par le fait même un bien confié à

l'homme et qu'elle a quelque chose comme une prétention morale à notre égard – non seulement pour notre propre bien, mais également pour son propre bien et de son propre bien. Si c'était le cas, cela réclamerait une révision non négligeable des fondements de l'éthique. Cela voudrait dire chercher non seulement le bien humain mais également le bien des choses extra-humaines, c'est-à-dire étendre la reconnaissance des "fins en soi" [expression de Kant désignant l'homme en tant que référent moral absolu, unique source des impératifs éthiques] au-delà de la sphère de l'homme et intégrer cette sollicitude dans le concept du bien humain. Aucune éthique du passé (mise à part la religion) ne nous a préparés à ce rôle de chargés d'affaires – et encore moins la conception scientifique dominante de la nature. Cette conception nous refuse même décidément tout droit théorique de penser encore à la nature comme à quelque chose qui mérite le respect puisqu'elle réduit celle-ci à l'indifférence de la nécessité et du hasard et qu'elle l'a dépouillée de toute la dignité des fins. Et pourtant : un appel muet qu'on préserve son intégrité semble émaner de la plénitude du monde de la vie, là où elle est menacée. Devons-nous l'entendre, devons-nous reconnaître la légitimité de sa prétention, sanctionnée par la nature des choses, ou devons-nous y voir simplement un sentiment de notre part, auquel nous pouvons céder quand nous le voulons et dans la mesure où nous le pouvons ? »

HANS JONAS
(1903-1993)

Philosophe allemand, ami d'Hannah Arendt. Auteur de *Le Concept de Dieu après Auschwitz* (Rivages, 1994) et de *Pour une éthique du futur* (Rivages, 1998), il publie en 1979 *Le Principe responsabilité* (Cerf, 1997 ; rééd. Flammarion, 2013), à la fois méditation

© Ellipse/L'espresso



sur la technique devenue un processus incontrôlable et réfutation du mauvais idéal de l'utopie, qui s'oppose au *Principe espérance*, du philosophe marxiste Ernst Bloch.